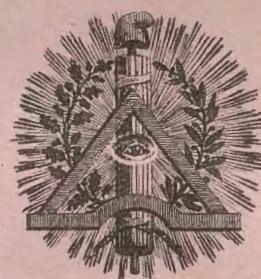


82

HISTOIRE

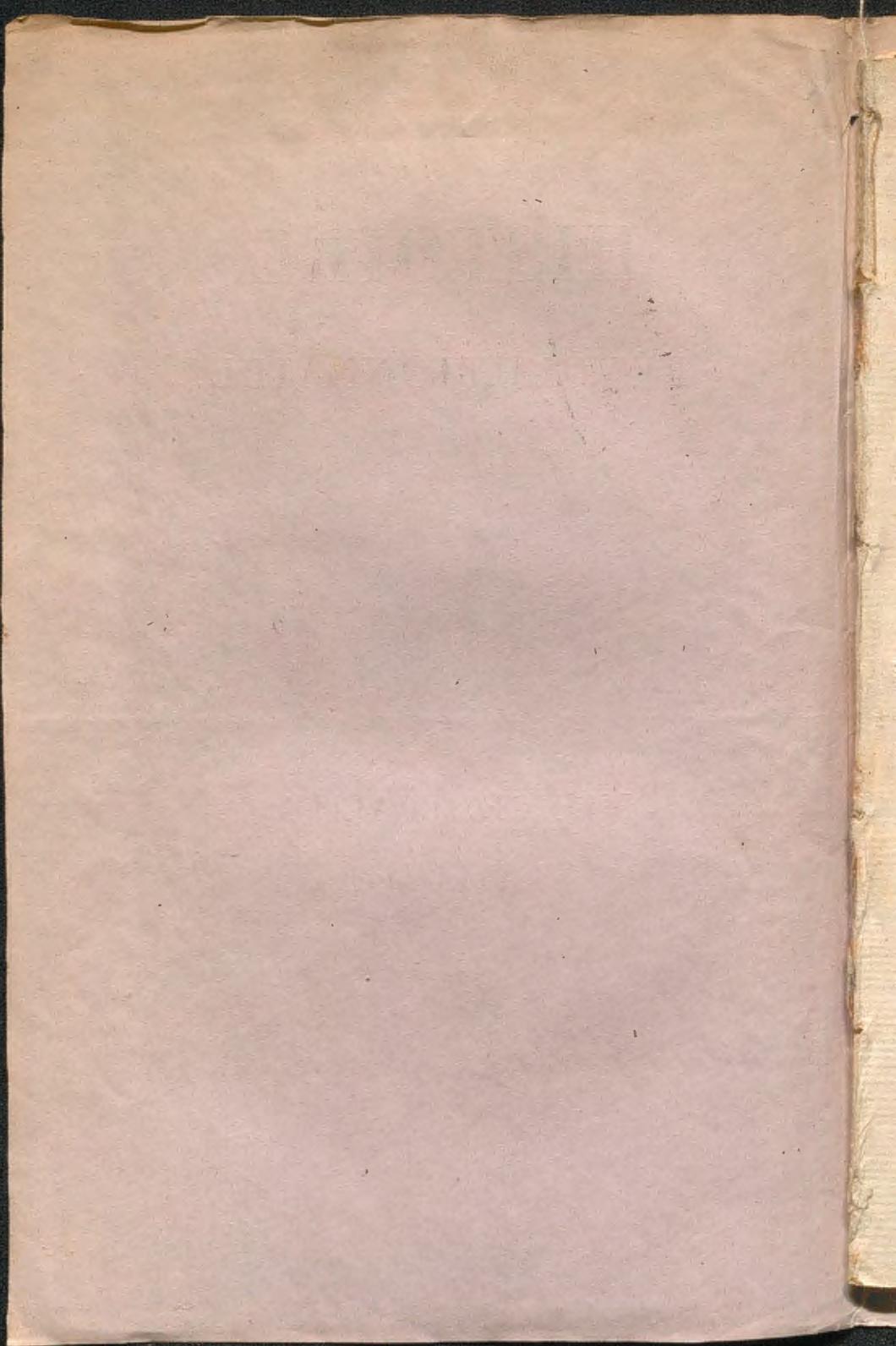
RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU





L'oté 82

LE TEMPLE DE VÉRITÉ.



Quoi ! Rome & l'Italie en bende
Me feront honorer Sylla !
J'admirerai dans *Alexandre*
Ce que j'abhorre en *Attila* !

ROUSSEAU.

1790.

5051



P R É F A C E

C O U R T E ,

Mais très-importante à lire.

UNE Préface est ordinairement une petite amande honorable faite par l'amour-propre. Je désirerois mettre ici le mien à couvert , en rappellant que, dans un tems de Révolution , on doit placer son goût comme sa conscience à *l'ordre du jour*. Je voudrois encore couvrir ma médiocrité de l'impossibilité où l'on est en voyageant rapidement d'avoir toutes les commodités nécessaires pour faire de l'esprit , mais j'ai peur qu'on ne me réponde qu'on peut se dispenser d'en faire , & certes le Public gâté par l'éloquence naturelle des *Goutte* , des *Lameth* , des *de Croy* , a le droit de se montrer difficile.

Je m'explique donc clairement, & j'avertis tout Lecteur délicat, qu'il se trompe fort s'il croit trouver ici un de *Lille* ou un *Boufflers*, je ne suis qu'un bon *Patriote*, ce qui dispense d'avoir de la grâce & du talent, & je déclare sans feinte que les vers qu'on va lire, sont des vers *libres*, mais *libres* comme notre sublime Constitution, c'est - à - dire *mauvais*.



LE TEMPLE DE LA VÉRITÉ.

A tout esprit il n'est donné
De repousser un beau mensonge ;
Le vrai se voit abandonné
Pour les erreurs d'un heureux songe,
Le fard souvent est préféré
Au doux éclat de la nature,
Et plus d'un sage est égaré
Par l'art savant de l'imposture.
L'erreur alors nous fait gémir,
Elle est l'objet de l'indulgence ;
Si ses vœux l'on ne peut offrir
A l'esprit faux , à l'ignorance ,
Le mal se peut au moins couvrir

A

Des motifs de la conscience.

Mais quand l'erreur n'a pour appui
Que les forfaits & l'impudence ;
Quand l'imposteur appelle à lui
Le brigandage & la vengeance ;
Quand le sophisme est remplacé
Par le poignard ou la potence ;
Lorsque l'honneur est exposé
A la menace , à l'indigence ,
Cet art grossier n'est pas celui
Qui peut séduire une ame honnête.
Que de remords , hélas ! s'apprête
L'intrigant qui lui sert d'appui !

Aussi *Pauline* , fatiguée des mensonges que
l'on imprime , que l'on chante , que l'on décla-
me , que l'on donne , que l'on vend dans Paris ,
me proposa-t-elle l'autre jour de fuir les lieux
infectés par l'erreur , & de nous retirer au moins
pendant quelque tems dans le Temple de la Vé-
rité. *Pauline* craint peu de s'approcher de cette
Divinité sévère.

Son teint si frais lui vient de la Nature ;
Son doux regard exprime avec candeur
Le sentiment qui pénètre son cœur :
Un ton naïf est la moindre parure
Des traits saillans de son folâtre esprit.
Feindre seroit pour *Pauline* impossible :
A la gaieté sans art elle sourit ,
Et le malheur toujours la voit sensible.

Ces traits enchanteurs peuvent-ils craindre
d'être éclairés par le flambeau de la Vérité?

Le grand jour tend à la vertu;
La nuit est l'élément du vice :
Aujourd'hui tout est confondu,
Et la franchise, & l'artifice.

Je ne pouvois prendre mon parti sur ce
voyage avec autant de confiance que *Pauline*.
Que là lumière pénétre dans mon cœur, lui
dis-je, je ne crains pas d'en voir éclairer tous
les replis à vos yeux; mais si l'illusion vous
fait trouver en moi quelque charme imaginaire,
si le flambeau de la vérité doit détruire à vos
yeux toutes les erreurs, devez-vous chercher à
acquérir des lumières nouvelles aux dépens de
mon bonheur? Dissipez cette crainte injuste,
me répondit *Pauline*.

Tu connois mal la vérité :
Ah! crois que sa sévérité
Ne peut frapper que sur le crime.
Pour ménager la tendre estime
Qui, des coeurs, forme le lien,
La vérité trouvera bien
Quelque moyen doux & facile
De rassurer ton cœur docile.
Graves-bien ces mots dans ton cœur :
Tout prestige n'est pas mensonge ;

Et celui qui fait mon bonheur ;
Ne fauroit passer pour un songe.

Rassuré par ce Discours de l'être qui connaît le mieux le caractère & les charmes de la Vérité, je consentis à l'accompagner dans ce voyage. Notre premier soin fut de nous assurer d'un Guide qui pût diriger notre marche. Le Temple de la Vérité n'est point si facile à trouver qu'on le pense : un seul chemin y conduit, tandis que mille routes larges & semées de fleurs en détournent. Dès que notre projet de voyage fut connu, cent Guides plus pressans les uns que les autres, sollicitèrent notre confiance.

D'abord vint la *Philosophie* ;
Elle paroît avec orgueil ,
Et traitant tout de rapsodie
Ne croit bien sûr que son coup-d'œil ;
Mais tant d'esprits à vains systèmes
Se la disputaient tour-à-tour ,
Que nous craignîmes pour nous-mêmes ,
Les voyant s'égarter de détour en détour.

Elle nous parut très - propre à diriger les Académies qui craignent tant de s'approcher de la *Vérité*, que même les salaires de leurs Savans, elles ne les acquittent qu'en jettons.

Une femme d'un air cinique
 Se présente à nous hardiment ;
 Elle portoit pour vêtement
 De vieux haillons & du clinquant :
 C'étoit , je crois , la *Politique*.
 Son front livide , un corps maistré ,
 Saignant encore d'une blessure ,
 Ne pouvaient nous offrir aussi
 Qu'une marche triste & peu sûre.

Madame , lui dis-je , quand on veut ainsi se charger de conduire les autres , il ne faudroit pas paroître avec des traces aussi sensibles de ses chutes & de ses malheurs. Ce sont des bagatelles que cela , me répondit-elle , j'en dirige des millions qui ne se dégoûtent pas pour si peu de chose. Nous crûmes devoir être plus difficiles ; & tandis que nous repoussions cette folle mutilée ,

Je vis paroître un jeune enfant ;
 Il vint à nous en gambadant :
 Un minois frais , un air riant ,
 Son œil fripon , mais séduisant :
 Tout en lui me parut brillant ;
 Il passa très-rapidement
 Sur l'article du compliment ,
 Et puis nous dit ingénument :
 On vous aura probablement
 Dit que je suis un garnement ;
 Qu'on voit peu de sage maman
 M'accueillir d'un air confiant ;

Que des coeurs je suis le tyran ,
 L'auteur de tout égarement ,
 Mais tout ça n'est qu'un vieux roman à
 On fait qu'on parle constamment
 Du vrai mérite méchamment.

Je viens d'apprendre en ce moment
 Que vous changez de logement :
 C'est sans doute l'amusement
 Que vous cherchez en voyageant ;
 Reposez-vous sur mon talent ,
 Si vous voulez marcher gaiement.

Mon cœur alloit déjà battant :
 Je répondis en soupirant :
 Monsieur est par trop obligeant ;
 Si j'étois maître , assurément
 Vous auriez le gouvernement
 De ma personne dès l'instant :
 On doit marcher heureusement
 Avec un Guide si charmant ;
 Mais voyez , je suis constamment
 Très-soumis au commandement
 Du jeune objet ici présent ;
 Faites-lui goûter l'argument
 Qui m'entraîne décidément.

Pauline étoit muette & interdite ; je n'aurois
 jamais cru qu'un jeune enfant pût avoir autant
 d'influence sur la raison & la sagesse ; *Pauline*
 eût peut-être été séduite comme moi , si l'é-
 tourdi ne l'eût abandonnée à ses réflexions pour
 courir après un papillon & cueillir quelques

fleurs. Après un combat intérieur, *Pauline* me fit observer tout le danger qu'il y avoit à choisir un pareil Guide.

Vois son air léger, me dit-elle ;
 Doit-on espérer sur son aile
 D'arriver à la Vérité ?

Le papillon incertain, peu fidèle,
 Ne peut suivre un chemin de nulles fleurs planté.
 Et ce perside enfant gâté
 Le prend toujours pour son modèle.
 L'Amour ne fait que voltiger,
 Il ne sauroit se diriger.
 Le bien pourroit-il le séduire,
 Quand au hazard il se laisse conduire ?
 Avec quel soin en ce moment,
 Son bandeau fatal il nous cache :
 Ou s'égare immanquablement,
 Quand aux aveugles l'on s'attache.

J'avois été trop séduit par la proposition de ce jeune enfant, pour ne pas trouver cette morale beaucoup plus belle qu'agréable. Après avoir quelque tems voltigé dans la campagne, l'Amour revint à nous chargé de fleurs. Que leur parfum me parut délicieux !

Pauline prit d'un air distrait,
 Parmi ces fleurs la plus légère ;
 Le jeune enfant d'un air coquet
 S'applaudissoit du bon effet.

Que sur le cœur de la Bergere
Alloit produire son bouquet.

Mais quelle fut sa surprise & ma douleur ,
lorsque Pauline le plaçant sur ses genoux , lui
dit en souriant : mon enfant ,

Si jamais de douces chimères
Je puis entretenir mon cœur ,
Je veux à vos ailes légères
Laisser le soin de mon bonheur :
Chaque jour par des vœux sincères ,
J'obtiendrai de vous quelque fleur ;
Alors si des larmes amères
Sont le fruit de votre rigueur ,
Jamais des reproches sévères
Ne vous apprendroaient mon malheur :
Vous ne pouvez , dans mon voyage ,
M'être d'autant utile usage :
En tous lieux l'ivresse vous suit ,
Et le vrai trop souvent vous fuit .

Pauline rougit en prononçant ces mots ;
elle pressa l'Amour contre son sein avec une
émotion qu'elle ne put dissimuler ; puis détournant la tête , elle le repoussa d'une main légère .
C'est ainsi qu'elle parvint à congédier ce Dieu
sans exciter sa colère .

Il se choqua si peu de son refus ,
Que , pour calmer ma profonde tristesse

Et ranimer mon visage confus,
 Il me remit aux soins d'une Déesse
 Dont le secours adoucit le malheur :
 Son air serein produit la confiance
 Au doux effet qu'elle fit sur mon cœur,
 Je vis bientôt que c'étoit l'*Espérance*.

L'Amour une fois congédié, le choix d'un
 guide me parut une chose bien difficile. Com-
 bien furent repoussés sans examen !

Le *Bel-esprit* étoit venu ;
 Il étoit fin comme une aiguille
 De tous côtés il éparpille
 Les traits piquans dont il pétille ;
 Mais pour profond il n'est tenu.
 Depuis long-tems il regne en France ;
 Il sent beaucoup, jamais ne pense.
 Comme la fleur qu'il tient en main,
 Il ne voit point le lendemain.

Je commençois à désespérer de notre voyage,
 lorsque *Pauline*, dont les yeux clair-voyans
 apperçoivent tout, distingua dans la foule em-
 pressée

Une jeune Divinité
 Qui, dans sa modeste parure,
 Ne peut avoir rien emprunté
 Que des trésors de la Nature.
 Elle écoutoit avec bonté
 Les longs discours de la Science ;

Donnoit avec sagacité
 De bons avis à l'Innocence ;
 Supportoit par humanité
 Les fots propos de l'Ignorance ,
 Et repousoit avec fierté
 Tous les écarts de l'Impudence.
 Cette aimable Divinité .
 Qu'on nomme la *Simplicité* ,
 Se montre rarement en France ;
 Mais par un excès d'indulgence ,
 Le Ciel un peu moins irrité ,
 A permis que , pour son agence ,
 L'Anglais choisis un Député
 Que suit une jeune beauté ,
 Dont les regards pleins d'innocence ,
 Le calme & la naïveté ,
 Par un succès bien mérité ,
 Prouvent que l'on peut voir en France
 L'autel de la *Simplicité*
 De mille adorateurs encore fréquenté .

Pauline parla avec confiance à cette Divinité .
 Celle-ci ne se fit pas prier long-tems ; elle au-
 roit pu prétexter un engagement & nous ré-
 fuser pour se donner un air affairé , mais

Elle ne connoît pas la ruse
 Qui désoblige impunément .
 Elle nous dit ingenuement :
 Je n'ai rien ici qui m'amuse
 Et je vous suis incessamment .

Vous allez voir une Déesse
 Que je connois parfaitement ;
 Je suis sa sœur , & franchement
 J'ai grande part à sa tendresse.
 La Force qui du même sang
 N'aquit aussi , toujours défend
 Sa sœur dans la moindre détresse.
 Mais c'est à moi le plus souvent
 Que pour la voir chacun s'adresse.

Nous partimes tous les trois. Avant d'arriver au chemin qui conduit au Temple de la *Vérité* , nous fumes obligés de traverser une vaste plaine qu'on nous dit s'appeler le champ de l'*Incertitude* & de l'*Ignorance*.

Sur ce terrain brûlant flotte la Populace.
 L'*Ignorance* & l'*Intrigue* au gré de leurs désirs
 Agitent en tous sens cette effrayante masse.
 A d'horribles clamours se joignent les soupirs
 Et les funebres cris de ces tristes victimes
 Que traîne sur ses pas l'impunité des crimes.
 C'est ainsi que la mer jusqu'en ses fondemens
 Voit les flots soulevés par la fureur des vents.
 Cet élément fougueux , excité par l'orage ,
 Ne rencontre plus rien qu'il résiste à sa rage.
 Il semble se jouer des plus pétris vaisseaux ;
 Il frappe de terreur pilote & matelots.
 La vague en masse énorme abandonne la terre
 Et se joint en grondant aux éclats du tonnerre.
 Les chocs , les froissemens brisant tous les agrès ,
 Du passager plaintif étouffent les regrets.

Tout annonce l'horreur du plus affreux naufrage ;
Déjà mille débris flottent sur le rivage.

Rien ne m'a j'amais paru plus horrible que
le tableau que nous avions sous les yeux.

Tantôt en groupes divisé,
Contre les efforts de l'intrigue
Auxquels il étoit exposé,
Ce Peuple n'offroit point de digue.
Ici par d'effrayans dangers
On voyoit la *terreur* panique,
Souffler dans ces esprits légers
Une frayeur tragi-comique.
Plus loin par son cruel poison
Du Peuple infectant la raison,
L'on remarquoit la *Calomnie*
Qui toujours vit dans l'insomnie.
Ailleurs au fort de la moisson
La *Famine* maigre & livide
Faisant du pain avec du son,
Rendoit bouillant le plus timide :
Ici s'entendoit le débat
De la *Faim* & de l'*Opulence*.
L'*Envie* armoit contre l'*Eclat*
Tous les bâtons de l'*Indigence*.
Par-tout la *Sottise* agitoit
Cette triste foule automate ;
Son cri de raliment étoit
Le nom bannal d'*Aristocrate*.
Enfin quand chaque passion
A remué la *Populace*,

Se montre la *Sédition*
 Qui la réunissant en masse,
 Lui donne un cours impétueux.
 Elle détruit les édifices,
 Et par-tout allume des feux
 Que l'enfer seul trouve propices.

Pauline effrayée de ce spectacle hideux, fut plus d'une fois tentée de revenir sur ses pas; cependant soutenue par son courage & par son amour pour la *Vérité*, elle continua sa route sous la protection de notre guide, qui seul peut traverser sans danger cette horde barbare. Le cœur déchiré, nous marchions au milieu des clamours de la *Déraison* & de la *Cruauté*. Par-tout nous voyons un Peuple séduit

Frapper dans son égarement
 D'un trait mortel la *Bienfaisance*,
 De ses mains déchirer son flanc
 Et se vouer à l'*Indigence*.

Déjà nous approchions de l'extrême du champ de l'*Ignorance*, où le chemin qui conduit au Temple de la *Vérité* se sépare de la route large qui mene à l'antre du *Mensonge*. C'est-là que nous apperçumes *Ma...at*.

Ecrivant sur une potence
 Avec du sang une sentence

Pour favoriser la licence ;
 Voulant traiter de folle enfance ;
 La trop tardive prévoyance
 Qui pour tranquiliser la France
 Osa reprimer la démence
 Et fit respirer l'innocence.

Il parloit au Peuple avec une grande chaleur ,
 il lui préchoit le crime , & le Peuple l'écoutoit
 avec un véritable intérêt. Près de lui *C... es.,*
des M.... ns.

Dans ses mains balançoit
 La funebre lanterne ,
 Sur son cœur la pressoit
 Et puis la décrassoit
 Quand elle étoit trop terne.
La... th environné de l'éclat du pouvoir
 Passoit en ce moment , *C... le* se prosterne
 Et du triste fanal faisant un encensoir ,
 A grands coups de lanterne
 Flatte des Jacobins l'ornement & l'espoir.
La... th avec grandeur reçoit ce doux hommage ,
 S'appuyant sur du *P... t* avec lui le partage .
 Ces civiques amis viennent baifer sa main
 Et prennent de l'erreur le spacieux chemin.

Les *bravo* , les *vivat* se font entendre ; la voix
 du patriotisme national frappe les airs , & cha-
 cun tremble d'effroi.

Soudain *G....at* accourt à la clamour civique;

Il préparoit obscurément

 Sa plume académique

 Au grand événement

 Qu'un Auteur famélique

Saisit avec empressement.

Marat, dit-il d'un ton patriote,

Ne peut être pour nous qu'un folâtre Ecrivain,

 Assez bon pour un coup de main.

Mais moi je prends le sens philosophique

 Des attentats & des brigands.

A *Desmoulin* je fais la nique,

Et suis l'Oraele de mon tems.

Cependant comme il n'est pas donné à tous les Philosophes, ainsi qu'à *César*, de penser & d'agir en même tems, le sublime *G...at* vit avec peine que ces Héros qui venoient de le devancer dans la carriere, marchoient si vite dans le chemin de l'*Erreur*, qu'il lui seroit difficile de les suivre & de prendre *par le fait* leur Patriotisme & leur Philosophie. Dans l'embarras où il se trouvoit,

 Un Dieu malin vint à son aide

Et fit paroître un jeune *Aliboron*

Qui dans un coin dévoiroit un chardon;

 Contre la faim triste remède !

Le Grand *G...at* y voit très-mal;

 En tatonnant, l'Auteur s'apprête

 A se hisser sur l'animal,

Et prend la croupe pour la tête.
 Au premier coup de l'épéron
 Le pétulant *Aliboron*
 A contre sens *G... at* entraîne
 Au milieu de la triste plaine,
 Où la *Sottise* se démène.
 Quelques amis par des holà
 Veulent calmer la jeune bête ;
 Mais *Camus & Bouche* sont là
 Qui protègent ce coup de tête.
 Laissez voler ce Conquérant,
 S'écrient les deux Patriotes ;
 C'est pour un sujet très-pressant
 Qu'il va déchirer ses culottes.
 Pour la conquête d'*Avignon*,
 Le Grand *G... at* sur son ânon
 Va traverser toute la *France*.
 Que le ciel lui donne assistance !

Pauline & moi pensames que les malheureux
Avignonnais arroseroient de leurs larmes & de
leur sang la couronne de lauriers dont le Grand
G... at alloit ceindre sa tête.

L'Histoire des humains en pareils faits abonde.
 La gloire de *César* fit le malheur du monde.

Mais quelles tristes idées s'éleverent dans
 notre esprit, quand nous remarquames de
 quelles foibles circonstances dépendent le bon-
 heur ou le malheur des hommes. Si le grand
G... at

Contant avoit eu ses lunettes, il n'auroit jamais fait ce glorieux, mais affligeant voyage.

Cependant un spectacle plus doux frappoit nos regards & consoloit nos ames. Une foule de Citoyens aisés autant que paisibles, qui pensoient qu'un Marchand n'a pas besoin pour son Commerce de savoir faire l'exercice, & qui rougissant de l'orgueil des Banquiers, des Avocats & des Philosophes, ne croyoient pas qu'il fallût être *Duc & Pair* pour être libre, cette foule nombreuse suivoit avec fermeté le chemin de la *Vérité*; elle étoit guidée par le *bon sens & l'amour de l'ordre*: *Malouet* marchoit au premier rang.

En gémissant, sur chaque Auteur
 Avec mépris il lance
 Un regard plein d'horreur,
 Et d'un pas mesuré s'avance
 A travers les poignards & malgré le poison;
 Moyens affreux que brave sa raison.

Nous suivîmes de près cette foule intéressante. Si le chemin nous parut offrir quelques obstacles à vaincre qui retardoient la marche, l'air au moins y étoit plus pur; l'âme y devenoit plus sereine, & nous ne voyons qu'à une distance rassurante l'affreux tableau qu'offroient

sur le chemin de l'*Erreur* les hommes entassés,
& agités dans tous les sens par la violence
des passions.

A peine avions-nous fait quelques pas sur
ce chemin que nous rencontrâmes un groupe
que les circonstances rendoient intéressant pour
nous. *Calonne, Brienne & Necker* yenoient de
se rencontrer.

Calonne encor léger
Arrangoit sa coëffure,
Et cherchoit à changer
En galante parure
L'air de Magistrature
Qu'avec peine il endure.

Le Cardinal embarrassé,
N'avoit aucune contenance,
Il paroissoit tout harrassé
Des fatigues de la Finance ;
Son œil n'est point encor lassé
De pleurer les maux de la France.

Le Patelin Necker sur le genou pointu
De sa chérie & vertueuse femme,
Se reposoit, mollement étendu.
Pour l'endormir, la généreuse Dame
Le balançoit sans bruix sur son genou,
Et recevoit sa tête sur son cou.

Leur conversation fut pour nous du plus
grand intérêt.

C'étoit un dialogue ,
 Comme les font les Trépassés ,
 Ou bien c'étoit le monologue
 De nos Ministres déplacés.
 Le vrai se dit sans qu'on y songe ;
 Sur ce chemin de *Verité* ;
 Et plus d'un homme est arrêté ,
 Sans le prévoir , pour un léger ménlonge ;

Calonne attaquoit ses deux rivaux , & leur reprochoit en riant ; à l'un , au lieu de se présenter en qualité de Réformateur , d'avoir voulu se faire Financier ; à l'autre , au lieu de rester Financier , de s'être fait Législateur. Accablés sous le poids de la *Verité* & de l'*Expérience* , les deux Ex-Ministres vouluèrent , pour répondre aux argumens de *Calonne* ,

L'entretenir de gaspillage.
Calonne trouva bien plus sage
 De continuer son voyage ,
 Voulant offrir à la Divinité
 Son amour pour son Roi , sa grace & sa gaieté.

Ses deux Confrères suspendirent leur marche. Le *Cardinal* , avant de se présenter au Temple de la *Verité* , vouloit rendre un compte exact des immenses travaux qu'il doit avoir préparé depuis vingt ans dans son cabinet.

Il faut aussi que le Génevois donne
 Un compte précis, sans erreur ;
 A notre Roi, de sa Couronne ;
 A la France, de son bonheur.

En avançant nous parvinmes à un point de
 la route, où le chemin de l'Erreur, par une
 sinuosité, s'approchoit infiniment de nous.

Tout-à-coup sur un monticule
 Nous découvrons le *Ridicule*,
 Qui, par maints tours, divertissoit
 Là foule qui l'applaudissoit.
 Je sentis bien que ma *Pauline*,
 Dont l'humour est toujours badine,
 Voudroit connoître le sujet
 Qui, tant de monde, faisoit rire.
 Elle s'élance où ce désir l'attire.
 Mais quels éclats ! le ventre de *Target*
 Etoit le monticule
 Qui servit au *Ridicule*
 De tretaux, de bascule,
 Pour faire tous ses tours.
 Cet Avocat finit ses jours
 Au milieu des éclats de rire
 Que son nom seul inspire
 A la fine satire.
 Qu'il goûte en paix cette félicité
 Que tout esprit sage s'accorde,
 A trouver dans le calme & la tranquillité
 Que naissent l'union, la paix & la concorde.

Après nous, être amusé pendant quelque tems
 à contempler ce monument funebre élevé à la
 gloire du pere & mère de notre sublime Con-
 titution , nos regards le fixerent

Sur trois *Princesses combinées*,
 Par nos grands troubles détrônées ;
 Elles avoient toutes les trois
 L'esprit & le cœur aux abois ,
 De l'air brutal dont l'Assemblée
 Avoit reçu le Bulletin ,
 Que de sa tête bousouflée ,
 Le grand Neckér un beau matin ,
 Malgré sa femme désolée ,
 Avoit envoyé de St.-Ouin.

L'objet le plus intéressant pour les *trois Princesses* étoit de savoir s'il falloit examiner l'affaire comme une question de sensibilité ou comme un point de morale. Effectivement , d'un côté , un homme malade du chagrin de n'avoir pu éviter à l'Assemblée la peine de gouverner l'*Empire des François* , & dont le Bulletin est accueilli avec autant de froideur par ses enfans chéris , étoit bien fait pour exciter la sensibilité la moins exagérée ; de l'autre , l'inconstance & la légéreté des Peuples , l'instabilité de l'opinion , le néant de la gloire , les malheurs de l'ambition , étoient des sujets

de morale propres à développer la plus sublime métaphysique. *Les Princesses* traitoient sur la route ces questions intéressantes : c'étoit leur morceau de réception pour se présenter au Temple de la *Vérité*.

Elles étoient fort mal traînées ;
 Quand la Botteuse au *naturel*
 Abandonnoit ses destiées,
 Elles approchoient de l'Autel
 Où ces Princesses combinées,
 Disoient vouloir être menées ;
 Mais pour un pas fait en avant,
 Douze se faisoient en arrière,
 Toutes les fois qu'une autre Douairière
 Se chargeoit du gouvernement.

Il existe peu de Cacher qui pût se flatter de conduire de front le *Naturel* & l'*Exagération*. Au moment où nous passâmes, une réflexion piquante produisit un mouvement d'exaltation qui fut pour l'*Exagération* ce qu'un coup de fouet est pour une jument fringuante ; par un de ces soubresauts qui n'étonnent jamais mais qu'on ne sauroit prévoir, elle fit reculer la carrossée de vingt pas, & nous fûmes presque renversés du choc.

Lorsque par ce mouvement rétrograde des *Princesses*, nous ne fûmes plus à portée d'en-

tendre leur vive & bruyante conversation , nos oreilles furent frappées d'une musique extraordinaire.

Ce bruit pour nous étoit nouveau ;
 Les sons formant cette harmonie ,
 Quoique frappés sur un ton faux ,
 Ne manquoient pas de mélodie.

La *Simplicité* s'apperçut de l'embarras qu'à voit *Pauline* pour découvrir ce que pouvoit être cet étrange concert. Elle lui expliqua alors que les murs du Temple de la *Vérité* , avoient la propriété de repousser avec beaucoup de force les faux-sermens des amans , les protestations trompeuses des Courtisans , les déclamations patriotiques des Avocats , les conseils désintéressés des Agioteurs , les principes soi-disant Monarchiques du Club de 89 , ainsi que tous les honnêtes mensonges qui trompent les hommes. Ce concert , ajouta-t-elle , n'est point troublé par le langage des *Jacobins* ; leurs coupables hurlemens ne se dirigent point sur le Temple de la *Vérité* , & ne sauroient plaire qu'aux sourds & aux aveugles.

Cette explication donna beaucoup d'agitation à *Pauline*.

D'une oreille attentive,
Décomposant les sons,
Dans sa recherche active
Elle comparoit tous les tons.

Je devinai son projet; & après lui avoir donné tout le tems nécessaire à ses recherches, je lui demandai si, dans cette foule de sons confondus, elle avoit reconnu ma voix. *Rau-line rougit*,

Et par ce modeste langage
Mon cœur fut bien plutôt instruit,
Que ne l'eût fait le verbiage
De mainte femme bel-esprit.

Au milieu de cette très-bruyante musique, nous vîmes paroître un Courtisan qui doit à lui seul conserver l'espèce. Il portoit sous son bras des mémoires en faveur des mandians, & sur sa poitrine un *St.-Esprit de Diamans*.

Chassé du Temple, il lui tournoit le dos,
Et d'un air fat bégayant quelques mots,
S'en revenoit comme un foudre de guerre,
Je n'avois pas là grande affaire,
Dit ce Héros; pour parler sans mystère,
Je desirois faire ma cour
Au Roi qu'on y voit chaque jour;

Mais sans raison devant la porte
N'ont-ils pas mis un fier Soldat ?
Si c'eût été quelqu'Avocat,
M'auroit-il chassé de la sorte ?

Comme il finissoit ces mots, une bouffée de vent fit rouler à nos pieds des milliers de cocardes enlacées. Ces frêles rubans que le vent promenoit avec tant de facilité, étoient chargés du redoutable patriotisme du sieur d'O...s & les rosettes fléchissoient, pour ainsi dire, sous le poids dont elles étoient accablées. Je crus que *Pauline* alloit en ramasser quelques aunes pour se faire une garniture, mais elle y renonça bientôt, quand elle vit que ce ruban étoit crotté à faire horreur. Ce qui n'étoit pas étonnant vu la maniere dont il voyage.

Pendant que nous cherchions à nous dépester de ces cocardes, le son d'une trompette guerriere nous fit lever la tête ;

A nos yeux étonnés paroît la Renommée
Dirigeant son vol dans les airs,
Et des exploits de notre Armée
Allant instruire l'univers.
Sa trompette annonçoit la Gloire,
Qui, dans le char de la Vérité,
Conduissoit l'immortel Bouillé
Au Temple de la Vérité.

Cé Général, fidèle compagnon d'armes, pour partager avec ses Troupes les honneurs du triomphe comme elles avoient partagé avec lui les dangers du combat, s'étoit placé sur le char entre un de ces intrépides Gardes-Nationaux & un de ces Soldats fidèles qui, au prix de leur sang, avoient rendu le calme à Nancy, livré aux horreurs du brigandage & de la révolte.

Pauline à leur passage
 Leur rendit un hommage
 Flâneur pour le courage.
 En tous tems le suffrage
 Qu'à la fleur de son âge
 Donne une femme sige
 Le Guerrier encourage
 A braver le carnage ;
 Et pat un noble usage
 Femme au gentil corsage
 Préférera l'hommage
 Qu'on fait qu'elle partage
 Avec le Dieu sauvage
 Qu'honoré le courage.

Les honneurs rendus à ces Vainqueurs par Pauline & les honnêtes gens, aigrit le fiel d'un groupe Jacobite, qui se mit à vomir sur les Pacificateurs de la Lorraine un torrent d'inju-

res & de calomnies; mais *Bouillé*, qui ne croit pas que l'honneur d'un grand homme doive dépendre du poison des scélérats, écoutoit d'un air serein gronder l'orage, prêt encore à verser son sang pour un Peuple ingrat. C'est ainsi que

*Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitans des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'Astre brillant de l'univers.
Cris impuissans ! Fureur bizarre !
Tandis que ce Peuple barbare
Pousoit d'insolentes clamours,
Le Dieu poursuivant sa carrière,
Versoit des torrens de lumière
Sur ces obscurs Blasphémateurs.*

La multitude de personnages que nous rencontrions sur la route, rendoit notre marche très-lente. Nous venions de hâter le pas, lorsque notre curiosité fut excitée par la vue d'un homme dont le visage cicatrisé, ressemblait à ces rochers hideux sillonnés par la foudre. Il agitait avec fureur une énorme crinière, semblable au taureau qui, se préparant au combat, frappe la terre de son large front & la fait voler en poussière.

De clerc-à-maître avec la *Vérité*
 Il vouloit faire un marché très-sévere.
 Il lui disoit : *tant tenu, tant compté,*
 Pour vous je suis à ce prix là, ma chère.
 Dans ce bas monde il faut suivre son sort,
 Observoit-il avec beaucoup d'audace,
 Mon talent est l'ami du coffre-fort,
 Je suis toujours un sorcier pour la besace.

Il accueillit d'un rire sardonique la *B...e d...
 S...l* qui passoit en ce moment.

Du haut d'un char frégié
 Et sans précautions,
 Elle menoit d'un air facile
 Un grand attelage indocile
 Qu'on nomme les *Prétentions*.

Vous avez beau fouailler vos bêtes, croioit
 cet homme d'un air malin, vous ne trouverez
 jamais le modèle qui vous a devancé, & que
 vous suivez à la piste.

Sur sa route *Coigny* ne laisse point de traces ;
 Car il n'est rien plus léger que les Graces.

Un brouillard épais s'éleva du sein de la
 terre & déroba à nos yeux une partie des ob-
 jets. Cet événement très-commun dans la sa-
 son où nous voyagions, c'étoit le mois d'Oc-

tobre, nous contraria dans notre marche. Ce-
pendant,

A travers cet épais nuage
Je reconnus un Général
Qui, ma gré le bruit infernal
Que fait un Peuple qui voyagé,
Sommeilloit sans penser à mal.

La brume étoit si forte que nous ne pûmes
découvrir de quel côté il tournoit son visage,
ni distinguer si la troupe qui l'accompagnoit,

Portoit ces armes hommicides
Qu'un jour le sang des innocens
Rougit, ainsi que les serpens
Que nourrissent les *Eumenides*,
Ou si c'étoit uniquement
Cette Grde sûre & paisible
Qui par sa constance invincible,
Arrête le débordement
Des maux dont la triste anarchie,
Par tant d'effroyables moyens,
Menace à chaque instant la vie
Des plus honnêtes Citoyens.

Le brouillard fut pour moi plus fatal que
pour le reste de ma petite caravanne. Comme
je la devançois de quelques pas, marchant avec
beaucoup de confiance, je frappai ma tête
contre une bascule qui étoit placée d'une ma-

niere très - incommode pour les voyageurs, puisqu'elle croisoit la marche de tout le monde & n'offroit d'agrément qu'à ceux qui en font usage. Quand je fus revenu de mon premier étourdissement, je reconnus placés sur les deux extrémités de la bascule M. M....ou & l'Ev. d'A...n. Ces MM. me parurent entendre fort bien le jeu de la bascule ; ils se hausssoient, ils se baïssoient avec un art merveilleux ; & quois qu'il fallût beaucoup travailler des jambes, le Prélat n'y alloit point comme un boiteux. Une troupe de *Banquiers* & de *Capitalistes* les regardoient jouer avec un avide intérêt. Lorsqu'un des joueurs s'élevoit, nous remarquâmes qu'il paroissoit tout doré ; apparemment que lorsqu'il étoit parvenu à cette hauteur, les rayons du soleil frappoient sur lui sans être interceptés par le brouillard ; car lorsqu'il baïssoit, il reprenoit une couleur plus terne. Ce jeu nous auroit paru beaucoup plus intéressant à observer, si nous n'avions vu avec peine que le champ dans lequel ces MM. s'étoient malheureusement établis, après avoir annoncé une précieuse récolte, avoit cependant été tellement foulé par les joueurs, qu'il n'offroit plus que l'aspect de la ruine & de la stérilité.

Nous avancions vers le terme de notre

voyage ; c'étoit moins encore le brouillard qui avoit ralenti notre curiosité que le peu d'importance des objets qui se présentoient à notre vue. Les deux routes étoient couvertes de ces enfans *jockeys* qui tous les jours vont dans quelque *Club* prendre une opinion & dans leur écurie se livrer à leurs plus sérieuses occupations. Nous vimes encore cette foule de Députés braillards ou taciturnes qui voyageoient sur leur derriere , & dont l'*Histoire* ne recueillira les noms, que lorsqu'on voudra calculer l'influence d'un cul-de-jate sur une Constitution.

Nous apperçumes enfin ce Temple brillant de lumiere. Avec quel empressement nous nous précipitâmes vers la porte ! Nous nous présentions avec d'autant plus de confiance que nous n'avions pas pris à l'*Hôtel-de-Ville* & au *Comité des Recherches* de ces passeports avec lesquels on ne passe point ; nous ne redoutions pas l'interrogatoire d'un Sergent , & l'inquisition d'une Municipalité.

Un Guerrier à nous se présente
D'un air aimable & complaisant ;
Sa diction pure & saillante
Ajoute encore au compliment ,
Qu'une beauté sage & touchante
Obtient de tout Soldat galant.

Une maniere nonchalante
 Charme dans son comportement,
 Et de sa cravatte pendante
 On peut tirer cet argument,
 Que, si sa main est négligente
 En recherchant quelqu'ornement,
 La nature plus prévoyante
 A pris sur elle uniquement
 Le soin d'orner son ame ardente,
 En unissant au sentiment
 L'art d'une méthode savante

Frappé de mille traits de ressemblance, je
 crus reconnoître dans ce Guetrier un des plus
 illustres défenseurs de l'honneur & du Trône.
 Je réclamai avec confiance les bons offices de
Cazalès. Il me répondit en souriant : votre er-
 reur n'a rien qui m'étonne. Quand je voyage
 sur la terre, je me montre aux hommes sous
 le nom de *Cazalès*, mais ici je m'appelle *la
 Loyauté*.

Il accueillit avec transport la *Simplicité* qui
 nous servoit de guide, & nous fumes introduits
 promptement dans l'intérieur du Temple.

Deux sentimens partageaient nos ames, le
 respect pour la Divinité qui l'habite, & l'é-
 tonnement du petit nombre d'hommes qui par-
 viennent à pénétrer dans cette enceinte.

Mounier

Mounier & Lally offroient en ce moment un sacrifice à la Divinité. *Lally* immoloit sur l'Autel de la *Vérité* l'enthousiasme qui long-tems avoit aveuglé son génie. Le sage *Mounier* offroit une victime expiatoire pour le découragement dont il avoit laissé frapper son ame à la vue des crimes dont il étoit entouré.

Bergasse qui les accompagnoit, parcouroit d'un œil ferme & assuré les beautés du Temple, & en les admirant toutes n'étoit étonné d'aucune.

La France en pleurs s'attachoit sur leurs pas,
Leur montrait de son fein la sanguine blessure,
Cherchant encor près d'eux une main sage & pure
Qui put la dérober aux horreurs du trépas.

Nous nous approchâmes de la Divinité qui nous reçut avec bonté. Elle daigna nous entretenir quelques momens, & nous faire connoître les personnages les plus importans qu'elle avoit admis dans son Temple. Elle nous fit remarquer l'Abbé Maury. Il étoit appuyé sur la palme de l'éloquence & contempoloit avec sévérité les poignards dont il étoit entouré & les couronnes qui l'attendent. *Cicéron & Demostene* l'entretenoient avec intérêt; ils lui demanderent comment, né dans un Gouvernement

monarchique, il se trouvoit à la premiere Assemblée de la Nation, doué d'un talent oratoire qui ne se forme jamais dans les Républiques mêmes que dans le tems d'orages &c de convulsions.

La *Vérité* se plaignit à nous & nous dit: cet Orateur n'a jamais employé assez d'art pour me faire valoir; parlant à des hommes corrompus, il ne devoit pas effaroucher leur esprit & revolter leur amour propre en me présentant toute nue.

Pauline fut étonnée de cette réflexion de la part de la Divinité, & comme elle n'étoit pas venue dans le Temple de la *Vérité* pour déguiser ses opinions, elle lui répondit avec énergie.

Pour quoi masquer son caractère?
 Lorsque Phœbus veut sur la terre
 Murir les fruits & jaunir les guerets,
 Le voit-on par de vains apprêts
 Purger les cieux de tout nuage,
 Et par la crainte d'un orage
 Tromper l'espoir du Laboureur
 En lè privant de sa chaleur?
 Non, c'est aux feux brûlans de l'âme
 Que doit s'allumer le flambeau,
 Dont un puissant génie enflame
 Les traits frappans de son tableau.

Placez vos esprits froids dans une Accadémie ;
L'homme sans passions fut toujours sans génie.

La *Vérité* ne répondit que par un soupir, & fit remarquer à *Pauline* tous les avantages du mensonge qui se présentoit toujours aux hommes avec succès sans précautions, lorsque le vrai a besoin des ressources de l'art même pour se faire écouter.

Pendant cette petite discussign entre la *Dinité* & *Pauline*, il se fit dans le Temple un très-grand mouvement, & bientôt nous fûmes instruits que c'étoit le bon Roi *Louis XVI* qui atrivoit : à cette nouvelle *Louis XIV* leva la tête d'un air grave & fier ; le brave *Henri* qui folâtroit dans un coin avec *Gabrielle*, versa des larmes d'attendrissement, & puis releva sa barbe grise d'un air à faire trembler tous les *Jacobins*.

Il se forma bientôt autour de ces deux Princes un groupe considérable des Héros de ces deux siecles qui vouloient voir la Cour de *France*. On entendoit au milieu d'eux la voix d'*Henri*, qui répétoit avec délice : *C'est ainsi que ma brave Noblesse m'enfourrooit les jours de combat.*

Comme tous ces Gentilshommes avoient conservé les mœurs chevaleresques, dès qu'ils apper-

çurent *Pauline*, ils s'empresserent de lui offrir une place au premier rang. Henri IV voulut l'avoir à son côté. *Gabrielle* fut un moment jalouse, mais je ne fus jamais inquiet ; je connoissois trop bien *Pauline*, & je savois qu'elle répondroit au Roi Henri : *J'aime mieux mon Ami, au gué ! J'aime mieux mon Ami !*

Enfin parut un grand nombre d'hommes qui précédoient le bon Roi dans sa marche. On se pressoit autour de lui sans aucun ordre, car il n'existe plus de véritable rang que dans les degrés de fidélité ou d'amour. Je vous vis tous François fideles,

Dont les noms chéris de la gloire
Seront au Temple de Mémoire
A jamais conservés.
Envain du noir fiel de l'envie,
Des poisons de la calomnie
Vous êtes abreuvés.
Le Sage, ami de la Décence,
En s'opposant à la Licence,
Sert mieux la Liberté,
Que ne le fait cette démence
Et les Discours pleins de jactance
D'un cinique effronté.
Soyez l'appui de la couronne;
Et si l'on renverse le Trône,
Calmez vos généreux esprits.

Vos noms seront toujours écrits]
Sur ses nobles & grands débris.

Comme tout ces grands hommes étoient empessés à chercher leurs descendans parmi les Amis du Roi ! le Maréchal de *Turenne* fut le premier à s'appercevoir de l'absence du *Duc de Boullion* : on lui apprit alors qu'il étoit occupé à donner des fêtes au Maire d'*Eyreux*.

Le *Duc de la Rochefoucauld*, *l'Homme aux Pensées*, cherchoit en vain ses parens. J'avois, dit-il, au moins autant d'esprit que mes en-fans ;

J'ai fait la guerre aux Rois, je l'eusse faite aux Dieux ;
Je combattois alors, morbleu ! pour de beaux yeux,
Et n'eus jamais voulu sacrifier ma vie
Pour faire triompher l'ardente Avocatie.

Le célebre Maréchal de *Boufflers* trésaillit de joie en voyant passer son Chevalier. Le Comte de *Gammont*, *Hamilton* & *Chaulieu* le caressoient avec ivresse.

D'une façon badine
Chacun d'eux le lutine ;
Mais celui-ci s'obstine
A courtiser *Pauline*,
Dont la grace enfantine
Lui rappelloit *Aline*.

Bayard en voyant passer un Gentilhomme s'élance vers lui ; & le serrant dans ses bras, lui dit ;

Honneur du Dauphiné, brave & sage *Virieu*,
Pour retracer *Bayard* au sein de sa Patrie ;
Tu saurás en dépit de la Philosophie
Servir ton Roi, les Français & ton Dieu.

Les Connétables furent sur le point de briser leur épée, en voyant avancer les *Mont-Morency*, qui avoient couvert leur écusson d'un crêpe noir ; mais quand ils furent de quoi il étoit question, ils se consolèrent bientôt.

Le vieux Maréchal de *Biron* répétoit avec douleur ; mais *Yraiment*, je ne conçois pas que mes Gardes-Françaises & mon neveu ne soient pas là ; où s'est donc enfoui cet esprit aimable ? Que sont devenus ces sentimens chevaleresques ? La Nature ne s'est donc montrée prodigue, que pour enrichir un *Avare*, ou plutôt la pudeur empêche-t-elle de développer des talens en faveur d'un Parti que l'on rougit de servir.

Quand l'Evêque de *Clermont* parut, *Boissuet* l'accueillit avec distinction, & tous ces Preux Chevaliers qui toujours ont su honorer la Re-

ligion & le courage, se prosternerent avec respect.

Le grand *Condé* fut au-devant de son petit-fils ; & lui remit avec confiance le bâton de Commandant qu'il avoit arraché à la victoire au milieu des palissades fumantes de *Fribourg*.

Et vous aussi, jeune *Philippe*, vous précédez le Roi votre frere.

De quels vifs applaudissements
Vous accueillit cette Noblesse !
Si ses plus tendres sentimens
Ont pu charmer votre jeunesse,
Les généreux transports que peut sentir un cœur
Vous assurent un prix fait pour votre sagesse.
Hélas ! les jours de la détresse
Sont une école de grandeur.
D'un Peuple détrôné vous connoîtrez l'ivresse.
Quand de sa confiance il sentira l'abus,
Son premier mouvement d'équité, d'allégresse,
Sera de rendre hommage à toutes vos vertus.
Il faura que, joignant la douceur à la grace,
Vous fûtes un appui pour tous les malheureux.
Que chez vous un bienfait ne laisse d'autre trace
Qu'un desir plus ardent de faire des heureux.

Enfin, la *Vérité* descendit quelques marches de l'Autel pour recevoir la Reine, qui d'un air majestueux & bon traversoit la foule de ses sujets fideles.

A tous les bons Français, combien la Reine est chère!
 Ils alloient à l'instant tomber à ses genoux.
 Mais pouvoient-ils être jaloux
 Qu'elle se détournât pour embrasser sa mère ?

Marie-Therese reçut sa fille avec ce sentiment de tendresse & de fierté que doivent éprouver les Héros quand ils revoyent des enfants qui savent imiter leurs grandes qualités.

Ma fille, lui dit-elle, en ornant ton enfance
 Des plus douces vertus, de grace & de beauté,
 Je croyois avoir fait pour la Reine de France,
 Ce que pour être heureux un Peuple eût souhaité.
 Pouvois-je, hélas ! prévoir qu'un généreux courage
 Deviendroit nécessaire aux jours de mon enfant !
 Ah ! grace au Dieu puissant, tu fus en faire usage
 Pour te montrer encor plus digne de mon sang.
 Les Rois doivent braver les poisons de l'envie.
 J'entends jusqu'en ces lieux l'horrible calomnie ;
 Elle s'agit en vain, & son atrocité
 Ne fait te reprocher qu'un excès de bonté.
 Tu peux avec honneur opposer à l'envie
 Cette approbation que te donne *Marie*.

Tout le monde écoutoit cette conversation dans un respectueux silence ; mais le bon *Henri* ne put rester plus longt-tems tranquille. *Ventre saint-gris*, dit-il, *Madame*, si un sentiment vil pouvoit entrer dans l'ame d'un Béarnois, je

seroient jaloux de votre gloire ; permettez au moins qu'au nom de tous les vrais Soldats François, je baise avec respect la plus belle main de l'univers. Ce Roi brave & gallant avoit un tel feu dans les yeux, & mit tant de vivacité dans son action, qu'il fut impossible de reconnoître s'il rendoit cet hommage au courage ou à la beauté.

Henri sembla recueillir sur cette main royale un feu nouveau : *ventre saint-gris*, il n'existe donc plus de François, puisqu'une Reine jeune & belle s'est vue abandonnée seule à la fureur des Brigands. De mon tems, nous nous serions tous fait bâcher pour venger l'insulte faite à la dernière des femmes.

La Reine écoutoit avec un sourire aimable cette boutade du brave *Henri*, & lui répondit avec douceur. Vous faites tort au courage & à la loyauté françoise. Je pouvois d'un seul regard armer un million de bras pour ma défense. Mais j'avois aussi mon courage, & persuadée que je pouvois à cette époque racheter la paix au prix de mon sang, je résolus de m'immoler sur l'Autel de la Patrie.

Marie - Thérèse serra sa fille dans ses bras en pleurant d'attendrissement ; tous les François pousserent un cri de fureur, & *Henri* se

retournant avec indignation s'écria : puisque cette femme héroïque a trouvé des assassins, je ne dois pas m'étonner d'avoir rencontré un *Rayaillac* !

L'arrivée du Roi interrompit cette conversation. Il avoit l'air triste, mais calme; & jamais rien n'eut plus que ses vertus & ses malheurs le droit de paroître dans le Temple de la *Vérité*.

Tous ces Princes étoient instruits de ses infortunes; ils étoient trop sensibles à ses peines pour ne pas l'en entretenir. *Henri* fut le premier à lui dire : *ventre saint-gris*, mon fils, quand j'assemblai mes Notables à Rouen, je ne quittai pas mon épée. Je m'étois pénétré de cette vérité, qu'un Roi qui aime vraiment son Peuple doit toujours prêter l'oreille aux conseils des sages de la Nation, mais qu'il doit garder son épée pour réprimer les funestes projets des factieux. L'expérience, répondit le Roi, ne m'a que trop appris à admirer votre sagesse. Mais vous pouviez gouverner vos Etats en Roi Guerrier, mon siecle ne me permettoit de régir mon Empire qu'en Roi Philosophe. Pressé par mon amour pour mes Peuples, j'appellai successivement auprès de ma personne tous ceux qui me parurent briller par leurs ta-

tens dans l'administration, & je vis tour-à-tour mes choix censurés par l'opinion publique. Je repris enfin celui que la voix du Peuple sembloit me proposer, & croyant me donner un premier Ministre, je n'ai fait qu'élever un Chef de Parti. Il faut l'avouer; son ame ne s'est point trouvée à la mesure de celle de ses complices; après leur avoir ouvert l'arene, il n'a pas osé les suivre jusqu'à la fin de la carriere. Il est aujourd'hui lui-même victime de ses projets; mais son ambition l'a réndu moins malheureux que je ne le suis devenu par ma bonté.

La *Vérité* touchée du Discours de ce bon Roi, lui adessa ces mots :

Louis, à tes malheurs tout mortel est sensible,
Tu voulus aux François donner la Liberté.
Les bornes qu'établit la sage Antiquité,
Ne furent plus pour eux qu'un joug dur & pénible,
Dans l'Empire dès-lors rien ne fut respecté.
On se crut libre en France au sein de la licence,
Et l'on prit pour sagesse un excès de démerice.
Mais ce Peuple aujourd'hui par ses maux éclairé,
Sans renoncer au droit qu'il a de vivre libre,
Desire de le voir par son Roi modéré.
Je ne te parle point de ces hommes qu'enivre
La fureur du pillage; espoir des Factieux,
Ils doivent sans danger disparaître à tes yeux,

Quand ton Peuple cheri redevenu plus sage,
 A l'homme exagéré, refuse son suffrage.
 Ne ferme point l'oreille aux cris des bons François.
 Faudra-t-il de leurs maux te retracer l'excès?
 Vois-tu de tous côtés les traits de la misère,
 Frapper les malheureux dont *Louis* est le pere?
 Le Commerce languit; l'Ouvrier sans secours
 Du travail de ses mains n'entretenit plus ses jours.
 Le crime est impuni; les pleurs de l'innocence
 Aux Tribunaux détruits redemandent vengeance.
 On plaide envain les droits de la propriété;
 Le paisible Habitant n'a plus de sûreté.
 Par de perfides coups on sappe la Morale:
 Il n'est de droits sacrés que ceux de la cabale.
 L'intriguant par son art appelle tout à lui;
 Et la vertu modeste est par-tout sans appui.
 Au dehors l'ennemi menace les frontières.
 As-tu pour l'arrêter de puissantes barrières?
 Le Trésor est sans fonds; l'Armée est sans Soldats;
 La France est le jouet de tous les Potentats.
 De quelques Fauteux voilà pourtant l'ouvrage!
 Des droits qu'on t'a donnés faits un plus noble usage.
 Les esprits sont changés; la France veut un Roi
 Qui fasse avec vigueur exécuter la Loi.
 Pour ton Peuple défend les droits de ta Couronne.
 Tout esprit éclairé, sur les marches du Trône,
 Verra toujours l'Autel de notre Liberté.
 Son appui le plus sûr est dans la fermeté.
 Avec laquelle un Roi déconcerte l'intrigue,
 Et fait à la licence opposer une digue.
 De lâches Courtisans par l'aspect des poignards
 Chechent à t'éffrayer. Ah! songe à la Patrie!

Lorsque tant de François lui consacrent leur vie,
 Le Scép̄tre doit aussi t'offrir quelques hasards.
 Mais élève ton front, rasseois-toi sur ton Trône,
 Et tu verras alors, malgré les scelerats,
 Que la Liberté fait, sans dangers, sans éclats,
 Voltiger son Bonnet autour de la Couronne.
 Du respect pour les Loix naquit l'autorité
 Dont la France au Monarque a confié l'usage ;
 Et lorsqu'un intrigant malgré lui la partage,
 C'est l'ennemi du Peuple & de la Liberté.
 Sans crainte il faut savoir défendre ta puissance.
 Repousse loin de toi les traîtres courtisans ;
 Accueille avec égard tes zélés partisans ;
 Entretiens avec soin cette sage balance
 Qui fait la Liberté. Mais sur tout souviens-toi
 Qu'il faut savoir être homme afin d'être un grand Roi.

Le Discours de la *Vérité* fit frémir la *Licence*
 qui voltige sans cesse autour du Temple, sans
 jamais pouvoir y pénétrer. Elle voulut combattre
 l'effet qu'il pouvoit produire en faisant enten-
 dre la voix du *Mensonge* ; mais personne ne
 lui prêta l'oreille. *Pauline* qui se voyoit au
 terme de son voyage, écrivit sur ses tablettes
 les principaux traits de ce Discours, persuadée
 qu'elle ne pouvoit rapporter rien de plus utile
 à sa Patrie, que des vérités propres à rétablir
 la paix & l'ordre dans l'Empire. En sortant
 du Temple, elle fut huée par la Populace, &
 cette petite humiliation (si c'en est une) coûta

aux *Jacobins* une vaingtaine d'écus. Rentrée chez elle dans Paris, elle voulut pour se délasser de ses fatigues changer de linge; cette opération que la Liberté Françoise a rendu très-dangereuse, lui a coûté cher. Elle a oublié ses tablettes dans ses poches. Sa blanchisseuse, bonne Patriote, les a portées au Comité des Recherches; car une des premières vertus de la Liberté est de faire de tous les Citoyens des dénonciateurs. Le respectable Comité qui, sous les auspices de l'honnête *Sillery*, veille nuit & jour sur notre bonheur, envoya au nom de la Liberté forcer la maison de *Pauline*. On l'enlève au milieu des ténèbres de la nuit, & la pauvre *Pauline* tremblante & sans appui,

*Dans le simple appareil
D'une Beauté qu'on vient d'arracher au sommeil,*

se trouve tout-à-coup transportée au milieu des nouveaux potentats qui depuis quinze mois gouvernent despotalement la France. Avec quel art le grand Général de l'Armée Parisienne & ces grands Inquisiteurs, chercherent à obtenir la permission de fouiller dans les poches de ma *Pauline*.

Quels affreux secrets découvroit *Sillery* dans cette triste nuit! Les expressions d'un sentiment

pur & délicat le firent reculer d'horreur. Sur tous ses papiers, ma *Pauline* recevoit l'hommage qu'on rend avec délice à la vertu aimable ; souvent un badinage léger égayoit de ses traits piquans les scènes ridicules que nous offrent de tems en tems nos théoriques Législateurs, quelquefois nous gémissions comme de véritables *Aristocrates* sur les horreurs, les injustices, les brigandages, dont nous voyons tant d'honnêtes Citoyens être les victimes. Tremblez, Français, s'écria Sillery dans son enthousiasme patriotique ! Les honnêtes gens conspirent contre nous ! De ce moment ma pauvre *Pauline*, qui n'a jamais fait trembler que l'Amour, devint un objet de terreur pour les plus zélés Révolutionnaires.

Français ! voilà notre liberté. A qui pourrois je demander justice des violences qu'a éprouvées *Pauline* ? Et vous déclamez contre l'ancienne Police ! Nous en avons tout l'espionnage : nous n'avons perdu que la sûreté qu'elle nous procuroit.

F I N.

